

Karen Bowie (dir.), *La modernité avant Haussmann. Formes de l'espace urbain à Paris 1801-1853*, Paris, Éditions Recherches, 2001.

Ce livre, qui se présente visuellement comme une réimpression de textes de l'époque, rassemble les contributions à un colloque qui a eu lieu à Paris en 1999. Destiné initialement à susciter un plus grand intérêt des chercheurs pour la période préhaussmannienne, ce colloque a pris une coloration polémique grâce à la contribution de Sharon Marcus, professeure associée à l'Université de Californie à Berkeley. Pour elle, ce qu'on a coutume d'appeler modernisation haussmannienne n'est en fait qu'un travail d'unification et d'homogénéisation de l'espace public qui vient en réaction et en défense contre la modernité en train de se développer auparavant. La visibi-

lité, l'échange, la monumentalité, la théâtralité, la rencontre sont magnifiées dans l'immeuble préhaussmannien, alors que l'immeuble haussmannien se ferme, s'opacifie et se pense en référence au modèle rural et archaïque de la grande maison patriarcale.

Mais alors, peut-on dire qu'il y a plusieurs types de modernité, l'une plus privée, plus mentale, qui se développerait dans la vie quotidienne, alors que l'autre plus solennelle, plus pensée, plus planifiée, serait mise en œuvre à partir des bureaux de l'administration ? Les participants au colloque se sont pris au jeu d'illustrer cette pluralité des conceptions de la modernité, ou du moins de l'innovant, du brillant, du médiatique car le mot modernité n'apparaît qu'avec Baudelaire en 1865.

Dans les trente années qui séparent les deux empires on adore se divertir. La polka fait fureur, les théâtres se multiplient, la presse illustrée apparaît, la publicité aussi et sa mise en scène urbaine avec la colonne Morris. Dans la rue, on voit d'abord l'espace social de la rencontre, quoique les années 1830, 1832, 1834 fassent comprendre qu'il conviendrait d'y voir davantage l'espace de la circulation et de l'unification sociale, voire celui du maintien de l'ordre. Mais la faiblesse des finances publiques interdit les grands percements et les initiatives sont soit celles des lotisseurs soit des embellissements de voies existantes. Une des grandes innovations d'Haussmann sera d'ordre financier : elle consistera à revendre au secteur privé les parcelles en bordure des voiries pour couvrir les intérêts des emprunts souscrits pour les réaliser. Mais cette innovation est aussi résignation à la perception de la ville comme ensemble d'espaces privés, de logements en particulier.

La période pré-haussmannienne cherche au contraire à développer l'espace public, par les règles imposées aux lotisseurs, par l'usage de l'innovation que représente la voie ferrée, par un intérêt appuyé pour les voies d'eau et par une recherche de l'expression spatiale de la centralité de la capitale. Comme le dit Marcel Roncayolo, on est encore dans le mouvement des Lumières, mais des œuvres littéraires comme *Le diable*

à Paris de Balzac paru en feuilleton dans la presse, ou *Les mystères de Paris* de Sue, montrent bien qu'il s'agit d'une société en déclin qui, malgré ses capacités d'anticipation, ne trouve pas les moyens d'une expansion de son mode de vie, et voit les différences en son sein tourner à la confusion. Certes, comme le souligne Barrie Ratcliffe, professeur à l'Université Laval à Québec, on ne peut admettre qu'il s'agisse d'une société en crise, malade des problèmes posés par l'immigration, alors que celle-ci a toujours caractérisé et caractérisera toujours les grandes villes et a fortiori la capitale. Mais le système de production, centré sur la manufacture et les petites unités de production, résiste à l'industrialisation qui se développe dans les pays voisins. L'édilité parisienne, malgré l'invention de nouveaux instruments financiers comme le Crédit foncier et le Crédit mobilier, ne voit pas comment accompagner la mutation économique inévitable.

Le projet haussmannien a accompagné cette mutation, mais il aurait eu pour conséquence une sorte d'assombrissement et de désertification de la ville dont rendraient compte de façon documentaire les séries de photographies de Marville, puis de manière plus dramatique les photographies d'Atget. C'est du moins l'hypothèse de Jeannene Przyblyski, historienne de la photographie à San Francisco. *L'illustration*, née en 1843, magnifiait au contraire la diversité architecturale, la pluralité des commerces, l'intensité des échanges. Pour Michael Sibalis, professeur associé à l'Université Wilfred Laurier au Canada, les homosexuels par exemple se seraient rencontrés plus facilement dans la ville préhaussmannienne que dans celle qui a suivi : les passages qui s'ouvrent de 1823 à 1846, les vespasiennes qui se mettent en place de 1830 à 1840 et bien d'autres détails du paysage urbain étaient alors plus propices tout à la fois à la visibilité et à la discrétion.

La préférence pour les usages privés de la ville s'accompagne cependant de nombreuses communications sur leurs améliorations publiques ou leurs aménagements collectifs. L'originalité de cet ouvrage tient à sa pluridisciplinarité, et

en particulier aux contributions sur la littérature, les arts photographiques, la peinture, la caricature, ainsi qu'à une illustration abondante (gravures de l'époque, daguerréotypes et photographies, plans). On saisit mieux l'ambiance de l'époque avec ces auxiliaires visuels, et on se laisse davantage convaincre que cette prémodernité (si l'on retient la date de la création du terme par Baudelaire) fut vraiment moderne.

Anne Querrien

Guy Poitevin et Hema Rairkar, Femmes coolies en Inde. Salarariat, culture et survie en ville, Paris, Syros, Ateliers du développement, 1994.

Des milliers de femmes indiennes migrent depuis des années de l'arrière-pays rural vers la périphérie de Puné, ville du Maharashtra en Inde. L'ouvrage de Guy Poitevin et de Hema Rairkar prend appui sur ce fait migratoire massif pour nous entraîner dans l'univers de ces femmes portefaix qui ont quitté leur village pour s'employer au marché et nous faire saisir la manière dont cet exil façonne leur nouvelle vie. Dans le maëlstrom urbain, ces femmes coolies vivent une révolution tant matérielle que morale. Même si elles entreprennent le grand voyage en recourant à des réseaux de parenté ou d'alliances matrimoniales, ces femmes ne peuvent, dans un premier temps, s'installer que dans un espace précaire et temporaire, ce qui accroît leur désarroi. L'installation, en même temps que le remboursement des dettes contractées pour entreprendre le voyage, vont d'ailleurs mobiliser toute l'énergie de ces nouvelles citadines pour lesquelles la maison revêt une importance à la fois symbolique et sociale. Les auteurs notent d'ailleurs à cet égard que cette nouvelle maison, bien que le plus souvent située dans le bidonville, doit comporter à la fois les caractéristiques traditionnelles de la société villageoise et les nouveautés observées dans les demeures alentour. Pour toutes ces femmes, la maison constitue un « indicateur de succès » puisque dans de nombreux cas, elles peuvent sous-louer, y compris à titre précaire, à des nouvelles